

SCHAEFER Karl R. ,
*Enigmatic Charms. Medieval Arabic Block
 Printed Amulets in American and European
 Libraries and Museums.*

Leiden ; Boston : Brill (« Handbook of Oriental
 Studies », Section one: The Near and Middle
 East, 82), 2006, xiii-250 p. + 55 pl.
 ISBN : 978-9004147898.

Depuis la fin du ^{xix}^e s., on n'ignore plus l'existence de témoins attestant de la diffusion de la xylographie en Islam depuis au moins le ^x^e s. En cette matière, comme en beaucoup d'autres, l'influence des régions asiatiques – non seulement la Chine, mais aussi la Corée et le Japon – fut sans doute déterminante. Toutefois, la technique ne connut aucune adaptation, puisqu'à la différence des Chinois, en Islam, on ne passa pas au stade ultérieur de l'impression à partir de caractères mobiles (technique attestée en Chine dès le début du ^{xii}^e s.). D'autre part, son usage fut strictement limité à l'impression de textes religieux, parfois ornements, essentiellement à vocation magique. Les premiers témoins furent présentés au public et publiés lors de l'exposition qui se tint à Vienne en 1894: Josef von Karabacek, à la tête de la Bibliothèque Impériale avait parfaitement compris l'importance de ces premiers exemples de l'existence de la xylographie en Islam, avant qu'elle fit son apparition en Occident. Malgré cette ancienne identification, bon nombre d'ouvrages, sans aucun doute européenocentristes, continuent de seriner que l'imprimerie est une invention occidentale, faisant fi de son usage en Asie et en Islam bien avant l'époque considérée.

Même si la découverte de ces premiers témoins remonte à la fin du ^{xix}^e s., il faut bien reconnaître que les xylographies musulmanes n'ont guère suscité l'intérêt des chercheurs. Faut-il voir dans les causes de ce désintérêt ou cette négligence le fait qu'il s'agit de textes magiques, souvent répétitifs, ou qu'ils sont difficiles à déchiffrer, la qualité de la gravure laissant parfois à désirer? Quoi qu'il en soit, l'étude de K.S. vient combler une lacune et on ne peut que lui être reconnaissant d'enfin mettre à la disposition du plus grand nombre un ensemble conséquent de ces xylographies.

La tâche était loin d'aller de soi, car les difficultés ne manquaient pas. Comme il le précise lui-même, un tel travail n'est envisageable que si les institutions détentrices acceptent de coopérer au projet. Il est inutile de souligner les contraintes posées par les institutions orientales et on comprend parfaitement que K.S. se soit limité à étudier les pièces conservées en Europe et en Amérique du Nord. Sa tâche

n'était pas pour le moins compliquée, car, on le découvre à la lecture, nombre de ces xylographies sont inédites, n'ayant pas été signalées dans un catalogue ou une publication préalablement. En cette matière comme en beaucoup d'autres, il lui a donc fallu compter sur la chance et espérer des découvertes fortuites, parfois signalées par d'autres personnes qui étaient au courant de son projet. À cela s'ajoute la nécessité de dépouiller des fonds non catalogués, comme celui du Papyrussammlung de la Bibliothèque nationale de Vienne. Dans ce cas précis, K.S. est parti de la sélection opérée par von Karabacek en 1894 (19 exemplaires) à laquelle il a pu ajouter deux nouveaux numéros, tout en reconnaissant que d'autres xylographies doivent encore être retrouvées dans ce fonds gigantesque. En somme, K.S. est ainsi parvenu à identifier 55 de ces impressions conservées dans des bibliothèques ou musées européens et nord-américains, donnant ainsi, pour la première fois, l'étude la plus complète sur ce type d'artéfact. Comme il le précise lui-même, cet ensemble eût pu être plus conséquent, si certaines pièces clairement signalées comme présentes dans des fonds avant son passage n'avaient disparu entre-temps (trois pièces à Heidelberg et une à Philadelphie), mais c'est là un aléa auquel personne n'échappe ⁽¹⁾. Si on comprend bien qu'il n'ait pas pu publier certaines de ces dernières pièces, faute de reproduction à défaut d'original, on voit mal pourquoi il a décidé de ne pas reproduire l'édition de la pièce qui était autrefois conservée à l'université de Pennsylvanie, puisque cette institution en possède encore, fort heureusement, une photographie. D'autre part, cette pièce avait été publiée par G. Levi della Vida en 1944, comme l'indique K.S., mais elle avait aussi été éditée par le même auteur en 1981, une référence qui a échappé à K.S. ⁽²⁾. D'autant plus qu'il reproduit, tout en reconnaissant ne pas l'avoir vue, la pièce conservée à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg d'après l'édition qu'en a donnée Paul Fenton ⁽³⁾.

L'ouvrage est divisé en deux parties distinctes. La première comprend trois chapitres qui envisagent de retracer le rôle joué par les amulettes depuis la

(1) Ajoutons que d'autres pièces ont été identifiées depuis la parution de l'ouvrage de K.S. Voir Mark Muelhaesler, « Eight Arabic Block Prints from the Collection of Aziz S. Atiya », *Arabica* 55 (2008), p. 528-582.

(2) Giorgio Levi della Vida, *Arabic Papyri in the University Museum in Philadelphia (Pennsylvania)*, Roma: Accademia nazionale dei Lincei, 1981 (« Atti della Accademia Nazionale dei Lincei », Anno ccclxxviii-1981, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche, Memorie, Serie viii, vol. 25.1), p. 174-175 (n° 150).

(3) Paul B. Fenton, « Une xylographie arabe médiévale à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg », *Arabica* 50 (2003), p. 114-117.

Je dois ajouter qu'à mon sens, la pièce Taylor-Schechter AS 181.228 (p.94 et pl. 12) n'est pas une xylographie. Il s'agit d'un petit morceau de papier qui contient un texte manuscrit au recto (non édité par l'auteur) et qui présente, au verso, une empreinte de cachet de forme octogonale avec, en son centre, les mots suivants sur deux lignes: *al-imām al-Hākim* (le calife fatimide mort en 1021; curieusement aucune datation ni identification sur base de cette inscription n'est proposée par l'auteur). L'empreinte de cachet authentifiait certainement le document et donc le texte contenu au recto. À ce titre, on ne peut pas le considérer comme une xylographie, car on devrait alors prendre en considération toutes les empreintes de cachets, que ceux-ci aient été en bois ou dans une autre matière, ce qui est plus probable.

La qualité typographique ainsi que celle des reproductions (55 pl. en couleurs) doivent être reconnues. Il est toutefois regrettable que l'auteur n'ait pas utilisé une des possibilités mises à la disposition des éditeurs de textes arabes par l'informatique et qui permet de maintenir le lien entre deux lettres arabes séparées par une parenthèse ou tout autre élément (le petit trait de jonction). On est donc obligé de lire des aberrations telles que ب(سم), د(وى), [بسم] الله الرح[من].

Mises à part les quelques réserves mises en avant plus haut, on peut dire que K.S. a produit une étude qui sera considérée pour longtemps l'ouvrage de référence sur la xylographie en Islam. On ne peut que l'encourager à poursuivre la difficile tâche qu'il a entreprise en s'attaquant désormais aux pièces conservées en Orient et, notamment, celles mises à jour sur des sites de fouilles comme Fustāt au Caire ou Quseir sur la mer Rouge.

*Frédéric Bauden
Université de Liège*